

La présence anglaise en Algérie de 1830 à 1930

Joëlle Redouane

Citer ce document / Cite this document :

Redouane Joëlle. La présence anglaise en Algérie de 1830 à 1930. In: Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, n°38, 1984. pp. 15-36;

doi : <https://doi.org/10.3406/remmm.1984.2042>

https://www.persee.fr/doc/remmm_0035-1474_1984_num_38_1_2042

Fichier pdf généré le 21/04/2018

LA PRÉSENCE ANGLAISE EN ALGÉRIE DE 1830 A 1930

par
Joëlle REDOUANE

Au début du XIX^e siècle, les Anglais semblaient déjà bien établis à Alger : leur consul était le grand rival de celui de la France, leurs frégates venues de Malte ancraient librement dans le port, où toute propriété anglaise était respectée, et le Dey les considérait comme « ses seuls amis » ; plusieurs marchands anglais s'étaient établis dans la Régence, et au moins l'un d'entre eux possédait une maison de campagne près d'Alger ; le consul Blankley loua même la Calle et son exploitation de corail en 1807 (1). En 1830, lors de la prise d'Alger, le consul Robert William St John, en poste depuis trois ans, servit d'intermédiaire pour les négociations entre le Dey et l'armée française, il donna des leçons d'arabe à Lamoricière et les deux parties le respectaient tant qu'il fut nommé administrateur des biens du Dey (2). Tout semblait indiquer que les Anglais étaient bien placés pour jouer un rôle de premier plan en Algérie. Était-ce le début d'une importante présence anglaise ?

La société des chancelleries : 1830-1851

Après 1830, et jusqu'à son départ, en 1851, St John resta le chef de file parmi les consuls. La société des chancelleries se regroupait en ville autour de la rue des Consuls (les bureaux de St John se trouvaient dans un bâtiment mauresque sis 30, rue de la Charte, parallèle à cette rue) et, à la campagne, comme plusieurs de ses collègues, St John avait une villa mauresque à la vallée des Consuls, près de l'actuelle Notre-Dame d'Afrique. Ses visiteurs admirèrent beaucoup ces deux bâtiments pour leur pittoresque (3). Réprouvant les mœurs légères des compagnes des militaires français, la société anglaise se limita d'abord au cercle des consuls à Alger, puis, avec le début des activités civiles, en 1832, elle s'ouvrit aux officiers et hauts fonctionnaires, principalement parce qu'elle avait beaucoup de filles à marier : le docteur Bowen (qui acheta une propriété turque, le futur « Château d'Hydra ») en avait cinq, ainsi que le vice-consul Alexander Tulin ; St John en avait quatre. Le Docteur fut le premier à donner des soirées, et si sa fille Kenney (qui épousa le consul de Suède, M. Schultz, et tint salon près de la rue des Consuls), ainsi que d'autres jeunes filles, s'intégra à la société des chancelleries, les demoiselles Tulin, par contre, épousèrent toutes des Français (4).

En dehors de cette société, il y avait peu d'Anglais en Algérie, même si dans les années 1840 certains amoureux du métier des armes voulurent suivre les officiers français dans leurs expéditions (5). Le colonel James Scott, quant à lui, se joignit à Abd-El-Kader, dont il admirait la résistance, et duquel il avait obtenu le droit de fonder une compagnie détenant le monopole du commerce et le droit d'exploiter les mines de la Mina (6). Toutefois l'Algérie,

meurtrie par la guerre, ne pouvait évidemment pas attirer beaucoup d'étrangers comme résidents permanents. En outre, si Londres avait approuvé le débarquement français de 1830, dès 1833 Lord Aberdeen et le Parlement de Westminster contestèrent à la France le droit de coloniser l'Algérie (7). Peu soucieuses de sembler appuyer la politique algérienne de Paris, les autorités britanniques ne faisaient rien pour encourager les entreprises anglaises dans l'ex-Régence, même pas dans le commerce maritime, domaine où l'Angleterre ne cessait pourtant d'affirmer sa supériorité à l'échelle mondiale. Les bateaux battant pavillon britannique, presque tous en provenance de Gibraltar ou de Malte, figuraient loin derrière ceux de l'Italie, de l'Espagne ou de l'Empire turc dans les états concernant les mouvements des ports algériens ; ils apportaient du tabac, des tissus, des salaisons, du charbon, et emportaient un peu de vin, des fèves ou, la plupart du temps même, du lest (8). Les Anglais désireux de faire des affaires en Algérie se heurtaient aussi à une certaine méfiance de la part des autorités françaises. Dans sa correspondance, le Duc de Rovigo, qui exerçait le commandement suprême en 1832, montra quelque agacement à l'égard de St John qui se chargeait de présenter les « réclamations des Turcs et des Maures retirés volontairement ou expulsés d'Alger », tout en reconnaissant que le consul ne cherchait pas un profit personnel ; mais il attaqua N. Welford, agent consulaire britannique à Oran, qui se rendait « acquéreur réel ou simulé de tous les domaines et des maisons qu'on veut soustraire à l'occupation militaire » ; en outre, le Duc voyait d'un très mauvais œil la Société biblique de Londres se proposer d'étendre son action à l'Algérie en cherchant à y envoyer un certain Ewald (9).

Il fallut attendre 1843 environ pour que les capitaux français et européens arrivent à Alger, devenue la proie des bâtisseurs, agioteurs et spéculateurs immobiliers, jusqu'à la crise financière de 1846. Cette période fut trop courte pour attirer beaucoup d'investisseurs britanniques, mais le colonel Scott rappela en 1846 aux autorités anglaises que, « soucieux de concilier les intérêts de son pays avec ceux » de l'émir Abd-El-Kader, il était en mesure de fonder une compagnie anglaise en Algérie ; à la même période, la noble famille Baring avait déjà des intérêts dans une mine de fer près de Bône (10). Par contre, les émigrants irlandais qui vinrent chercher du travail à Alger, en 1843, n'en trouvèrent pas, et durent être rapatriés, non sans mal (11).

La présence britannique se fit quand même sentir, grâce aux Maltais, sujets britanniques de fraîche date et accourus en grand nombre en Algérie au lendemain de la prise de la Régence, dans l'espoir d'y faire fortune. Physiquement, ainsi que par leur coutume et leur mode de vie, ils ne se distinguaient guère du flot des autres arrivants méditerranéens — Mahonais des Baléares, Espagnols, Piémontais, Italiens et Provençaux. Dans les statistiques, il était aussi difficile de les distinguer des Anglais de souche, car le gouvernement général regroupait tous les sujets britanniques sous la rubrique « Anglo-Maltais » (12). Les Maltais se particularisaient cependant par leurs vêtements et surtout par leurs métiers : ils étaient bateliers à Bône, marchands de poissons ou de légumes au bas de la Casbah à Alger, ou encore cochers et chevriers, et même serviteurs et drogmans du consulat d'Angleterre à Alger, comme le font remarquer maints récits de voyage de l'époque. St John se félicitait d'ailleurs de la présence de ces travailleurs ; elle bénéficiait beaucoup à la Grande-Bretagne, pays qui, en outre, voyait son commerce avec l'Algérie croître de façon importante : en 1842, 85 navires battant pavillon britannique avaient accosté à Alger, apportant pour 125 716 livres de cargaisons — formées pour les deux tiers de charbon de

Newcastle — et dès 1843, la Lloyd avait envoyé un agent dans ce port ; en 1844, le nombre des Britanniques protestants résidant à Alger était devenu suffisamment important pour que les services consulaires exposassent la nécessité de nommer un chapelain (13).

L'Algérie impériale attire les Anglais : 1853-1870

Après une vingtaine d'années assez agitées sur le plan militaire en Algérie et politique en France — pays par lequel il fallait transiter — l'arrivée au pouvoir de Louis-Napoléon apporta une certaine stabilité. Comme il était anglophile et souscrivit aux idées libre-échangistes de l'Angleterre en signant le traité de commerce de 1860, son règne marqua une étape importante. La fin des années 1850 vit naître une floraison de récits de séjours en Algérie, pour la plupart dûs à des médecins ou pasteurs britanniques, louant le climat et incitant leurs compatriotes pulmonaires à s'installer à Alger (14). Si, en 1859, «séjour hivernal en Afrique» était presque toujours encore synonyme de «séjour au bord du Nil», depuis deux ans environ quelques hiverneurs tenaient à faire connaître Alger, jusque là ignorée malgré sa proximité (15).

De nombreux facteurs favorisaient cet engouement. En Angleterre, d'abord, la prospérité croissante et la paix qui suivirent la guerre de Crimée, le progrès des transports, le développement d'une industrialisation produisant une fumée néfaste aux tuberculeux, et peut-être aussi le désir d'échapper au carcan, qui allait se resserrant, des conventions sociales victoriennes, tout cela poussait les Anglais de santé délicate à fuir leur rude pays. En 1857, Alger acquit une certaine réputation, son climat étant jugé plus chaud que celui des lieux d'hivernage habituels (Montpellier, Nice, Rome, Pau, Madère, Malaga ou Gibraltar) et plus agréable que celui du Caire (16). Les nouveaux rapports franco-anglais favorisèrent aussi l'arrivée des Britanniques. L'Empereur visita l'Algérie en grande pompe en septembre 1860 et en mai-juin 1865, en partie pour inaugurer le front de mer d'Alger construit par Sir Morton Peto ; par le canal de la presse, ces visites furent largement commentées en Grande-Bretagne et contribuèrent à faire connaître le pays. D'autre part, les Anglais se voyaient maintenant bien accueillis dans tout le territoire français ainsi qu'en Algérie (17). Jusqu'au plus humble factionnaire, les autorités françaises en Algérie se montraient pleines d'égards pour les Anglais ; on voyageait en parfaite sécurité, et Alger était relié par télégraphe aux capitales européennes depuis 1857-58 ; les dames n'étaient pas importunées dans la rue (18). Quelques auteurs mentionnaient même que les « Maures », qui haïssaient les Français, accueillaient les Anglais avec plaisir, espérant que, à l'instar de Lord Exmouth en 1816, ils s'opposeraient au pouvoir installé à Alger (19). Sous Mac-Mahon, Gouverneur-général de 1864 à 1870, un autre facteur intervint : le Maréchal mit fin au relâchement des mœurs parmi ses officiers, aux malversations et à la corruption ; en outre, étant lui-même d'origine irlandaise, il se montra fort hospitalier envers les Britanniques (20). Cette moralisation contribua à attirer à Alger les pères de famille victoriens soucieux de la santé morale de leurs filles, ainsi que des dames célibataires voyageant avec une compagne. En outre, le salon de Barbara Bodichon, « promotrice zélée des relations franco-anglaises », qui rehaussait la tenue morale et intellectuelle de la bonne société d'Alger, permit aux hiverneurs de fréquenter certaines personnalités locales (21).

Mais en réalité, au-delà des apparences, le nombre d'Anglais restait assez réduit. Nous ne disposons pas de statistiques précises, car les immatriculations consulaires ne débutèrent

qu'en 1871, et certains recensements, comme celui de 1866, furent effectués en été alors que les hiverneurs, qui se comparaient volontiers aux hirondelles, ne séjournaient en Algérie que du début d'octobre à la fin d'avril. En 1858, il ne résidait sur tout le territoire que 363 Britanniques, en dehors des Maltais ; pendant l'hiver 1863-64, Mrs Rogers ne dénombra à Alger que le Consul, le Vice-Consul, un médecin, plusieurs Anglaises mariées à des hauts fonctionnaires français (dont le préfet et un conseiller), et quelques Anglais ou Ecossais soucieux de leur santé ou désirant économiser sur leur train de vie ; à la fin de la saison suivante, le nombre d'Anglais semblait toujours « tristement limité » à G. Sala, qui ne comptait à Alger que quarante résidents anglais, y compris le consul et deux marchands, et moins de vingt-cinq personnes dans la « population flottante » (22). Cette population d'hiverneurs fluctua beaucoup : s'ils furent nombreux en 1862-63 (on comptait même parmi eux une célébrité, le peintre académicien A. Egg, qui mourut de phthisie à Alger), leur nombre diminua brutalement, et sans que Mrs Rogers puisse l'expliquer, lors de la saison suivante (23).

Dès 1864, les visiteurs étrangers, prussiens, polonais, russes et surtout anglais, constituaient un groupe social reconnu. Alger semblait « le lieu le plus travesti sinon le plus paré de l'univers » et il y paraissait des gens riches qui endossaient « le raglan de molleton, le makintosh (sic) ouaté, le mac-farlane en chinchilla, le watter-proof (sic) à collet de fourrure » (24). Leur vie sociale était très remplie, avec les représentations théâtrales quotidiennes, les bals hebdomadaires offerts par le Gouverneur-général, et les concerts de musique militaire donnés l'après-midi sur la place du Gouvernement (25). Le matin, ils se promenaient à pied ou en calèche, soit en ville, soit aux environs d'Alger, qui étaient alors (26) un paradis vallonné luxuriant et embaumé de fleurs, allaient au Jardin d'Essai, et surtout à l'endroit alors à la mode, le jardin Marengo, jardin suspendu où l'on pouvait écouter de la musique militaire l'après-midi, tout en regardant passer ce qui fascinait le plus les touristes anglais : des types raciaux fort divers.

L'un des principaux attraits d'Alger pour ces résidents temporaires était que, contrairement à ce qui se passait au Moyen-Orient, la ville était policée par des autorités qui ne laissaient pas les guides, cochers, valets de place ou quémandeurs de bakchich importuner les visiteurs ; mais en même temps, elle présentait un ensemble de types raciaux qui se côtoyaient sans se fondre et présentaient même des contrastes (27) fort appréciés parce qu'ils rappelaient les Mille-et-une-Nuits. D'après les récits de voyage de l'époque, tous les Anglais considéraient de leur devoir de visiter, généralement en petits groupes de compatriotes, la Casbah, les bazars arabe, juif et kourougli, la cour de justice du Cadi à la Pêcherie, la mosquée de Sidi Abderrahmane, les tombes de marabouts, le cimetière arabe de la Bouzaréah avec son joli point de vue, le rivage où les femmes stériles venaient faire sacrifier un coq par une Noire au son du tam-tam et s'asperger de son sang. La fascination mêlée de répulsion qu'ils éprouvaient sur ce rivage n'avait d'égale que celle ressentie lorsqu'ils assistaient aux rites de la confrérie des Aïssaoua, mais ils retrouvaient leur sérénité en visitant l'école-ouvroir de Madame Luce et en lui achetant des broderies. Toutes ces curiosités sont inlassablement décrites par presque tous les récits anglais publiés vers 1860 ; nous ne nous y attarderons donc pas.

Ce qui distinguait les résidents temporaires qui revenaient souvent à Alger, c'était l'importance qu'ils attachaient au logement. D'habitude, les Anglais descendaient d'abord

à l'un des confortables hôtels du centre : celui de la Régence ou celui d'Orient, place du Gouvernement, ou encore celui d'Europe, place Bresson, à partir de 1862, ou même, surtout pour les hommes seuls, celui de Paris, rue de Bab-el-Oued. Les Français étaient prompts à interpréter les tendances de l'immobilier et l'afflux des visiteurs anglais en 1863-1864 les poussa à construire un autre grand hôtel : celui de l'Oasis, sur le front de mer (28). Les hiverneurs prolongeaient leur séjour parce qu'ils pouvaient changer d'hôtel pour leurs repas, ce qui apportait une certaine diversité ; puis ils se renseignaient auprès du Consulat — qui s'était déplacé vers l'est pour s'établir près de la place Bresson, à côté du théâtre — car ils considéraient le Consul comme un agent de location et un interprète placé à leur entière disposition (29). Le guide du Consul, généralement un Maltais, leur indiquait les appartements meublés situés entre le jardin Marengo et la place Bresson, mais surtout dans le quartier de la marine, derrière l'actuelle grande mosquée, ou bien les emmenait visiter une villa à louer en dehors de la ville. Avant 1860 environ, les Anglais préféraient Saint-Eugène, (dont l'air romantique leur rappelait la côte sud de l'Angleterre, et dont les brises marines les rafraîchissaient en été) à Mustapha. Cette dernière localité, jusque là habitée presque exclusivement par des officiers ou fonctionnaires français, attira de plus en plus les Anglais à partir de 1862 environ, car elle était bien exposée et protégée du vent, offrait des panoramas splendides et permettait de nombreuses promenades (alors qu'à Saint-Eugène, il fallait marcher le long d'une route poussiéreuse et trop fréquentée), même si ses maisons mauresques étaient froides, et si leurs nouveaux propriétaires essayaient de les louer au prix fort ; toujours à Mustapha, les convalescents désireux de rester dans un milieu anglais allaient, depuis 1857, à la pension de famille « Il bel respiro », tenue par les Thurgar, près de l'actuelle cathédrale (31).

Cette même année, les Anglais commencèrent à se réunir pour le service religieux, ce qui transforma l'ancienne société des chancelleries en lui adjoignant les hiverneurs, formant ainsi un embryon de colonie anglaise. Le premier service anglican se tint, l'hiver 1856-57, dans une chambre de l'hôtel de la Régence, avec le concours de quelques pasteurs en convalescence à Alger, dont Davies, qui officia par la suite dans le temple français de la rue de Chartres, prêté régulièrement pour l'occasion ; six saisons plus tard, le service dominical rassemblait une vingtaine de fidèles au Consulat et le Révérend Rogers et sa femme (qui venaient de créer une bibliothèque anglicane pour combattre l'effet pernicieux distillé, selon eux, par les romans de la seule bibliothèque anglaise existant alors) s'agitèrent pour que l'on créât une église réservée aux Anglais (32). Leurs vœux furent partiellement exaucés en septembre 1864, lorsque le premier chapelain, le missionnaire J.-B. Ginsburg, réunit les fidèles dans un des entrepôts voûtés construits par Sir Morton Peto ; mais ce local exigü, bruyant et non ventilé, ne pouvait convenir longtemps. A peine arrivé, le dynamique consul Robert Lambert Playfair réunit trois cent livres parmi les résidents anglais, et demanda une aide de Londres, arguant de l'importance d'Alger comme « sanatorium », de la présence d'environ deux cents résidents permanents, et de l'accroissement du nombre de navires britanniques relâchant à Alger ; en 1868-69, il obtint des fonds et un terrain situé près de l'actuelle Grande Poste (33).

Les Anglais eurent de plus en plus tendance à se retrouver entre eux. Cela excluait même d'autres sujets britanniques, comme les Maltais, appartenant à un milieu social trop inférieur au leur, mais qu'ils ne critiquaient pas, sans doute par esprit de solidarité (34). Les

hiverneurs (qui ne sortaient d'Alger que pour des excursions au monastère de la Trappe de Staouéli, à Tipasa, au Tombeau de la Chrétienne, à Blida et la Chiffa, ou à la forêt de cèdres de Teniet el Haad) se contentaient de « se dorer au soleil, ignorant tout de l'Algérie et de ses perspectives d'avenir » (35). Ils ne s'intéressaient pas davantage à leurs compatriotes de l'intérieur. Pourtant, vers 1860, quelques colons anglais tentèrent de s'établir en Algérie et semblaient satisfaits, tout au moins au début ; en 1865, G. Sala espérait même voir « s'installer de façon permanente à Alger une riche colonie anglaise », seule capable, selon lui, de civiliser le pays (36). Toutefois cet intérêt, d'ailleurs tout relatif, des Anglais pour cette colonisation ne dura guère et plusieurs voyageurs furent frappés par le destin d'un de leurs compatriotes établi près de Koléa, qui tomba bientôt malade et fut ruiné par la mort de son associé (37). Les Anglais se plaignaient de la difficulté d'obtenir un titre de propriété et du manque de main-d'œuvre ; comme en outre ils disposaient dans leur propre empire naissant de possibilités de colonisation plus sûres, ils ne désiraient pas se lancer dans une entreprise nécessairement commune avec les Français, peuple pour lequel ils n'éprouvaient pas de réelle amitié (38). Enfin, si le gouvernement français encourageait l'immigration d'étrangers, il ne contrôlait pas suffisamment ni leur recrutement ni leur installation, si bien que des intermédiaires peu scrupuleux trompèrent certains Anglais qui, sans ressources et souvent malades, durent être rapatriés (39).

Bien que les voyageurs anglais ne s'en soient pas vraiment aperçus, parce qu'ils appartenaient trop à l'aristocratie ou à la haute bourgeoisie pour fréquenter des commerçants ou des entrepreneurs, l'Algérie commençait à intéresser les entreprises britanniques. Après le succès de ce pays à la grande exposition de Londres en 1851, où il se vit décerner onze prix pour des produits agricoles, certains investisseurs britanniques tentèrent de lancer ou d'encourager une production, celle du coton notamment (40). Vers 1860, on estimait en Algérie que tout visiteur anglais était un investisseur potentiel dans le liège ou les chemins de fer (41), et en 1861 le Gouvernement-général envoya un certain Yvan en Grande-Bretagne pour inciter les capitalistes anglais à investir en Algérie. En fait, seuls deux grands projets faisant appel à des capitaux anglais furent réalisés. Le premier, qui consistait à construire les lignes Alger-Blida, Oran-St-Denis-du-Sig, Constantine-Phillipeville, fut accordé à la future Compagnie des chemins de fer algériens, dont le conseil d'administration comptait parmi ses membres deux Anglais domiciliés à Londres : William Gladstone, et le député et banquier Thomas Hope (associés à un certain Hankey, ces deux hommes s'étaient déjà intéressés à un projet de chemin de fer en Algérie, dès 1842). La compagnie traita avec un entrepreneur anglais, Sir Samuel Morton Peto, pour la construction à forfait du tronçon Alger-Blida, dont seuls les terrassements d'Alger à Boufarik étaient alors achevés. Mais Peto s'engageait dans une mauvaise opération, car il dut reprendre trop d'actions invendues au moment précis où les financiers de Londres se montraient très réservés quant au monde arabe, à cause des massacres de Damas. Il termina la ligne le 8 juillet 1862, mais la compagnie fut cédée à peine un an plus tard au Paris-Lyon-Méditerranée, ce qui donnait un coup d'arrêt à la participation anglaise dans le domaine ferroviaire.

Le deuxième grand projet, celui de la construction d'un front de mer à Alger (ce Boulevard de l'Impératrice qui avait été conçu en 1859 par l'architecte de la ville, Frédéric Chassériau, frère du peintre orientaliste), fut concédé le 11 avril 1860 au même Peto, qui

forma la Compagnie des voûtes (The Algiers Land and Warehouse Company). Le décret impérial du 12 mai 1860 lui accordait la jouissance pour 99 ans de certains dépôts voûtés, et 14 500 m² de terrains en toute propriété, mais Peto, qui avait avancé des fonds, réclama d'autres terrains. Le litige ne fut réglé que le 16 mai 1866, trois mois avant l'achèvement des travaux, et l'entrepreneur connut d'autres déceptions, la guerre franco-prussienne qui gela les projets de construction à Alger lui faisant perdre la construction d'un Palais de Justice et d'un hôpital (42). Ce front de mer fit l'admiration des visiteurs anglais, qui, dans leur fierté de voir leurs compatriotes accomplir un si gigantesque travail, fermèrent les yeux sur le fait que le caractère algérien de cette partie de la ville disparaissait à jamais ; ils préférèrent souligner l'activité de la petite colonie anglaise d'architectes, ingénieurs et ouvriers, dont certains, accompagnés de leur famille, habitaient Saint-Eugène (43).

D'autres initiatives, plus limitées, amenèrent des investisseurs britanniques en Algérie. Le père de la presse populaire anglaise, Edward Lloyd, découvrit l'alfa algérien en 1865 ; quelques années plus tard, cette matière première, exportée presque en totalité vers les papeteries du Nord de l'Angleterre, représentait — et ce, jusqu'au début du XX^e siècle — une part très importante du commerce extérieur de l'Algérie, mais n'amena guère les Anglais à s'installer sur place. Si l'exploitation du liège fit venir quelques Anglais près de Philippeville, les mines n'intéressaient pas encore les Britanniques, qui se contentaient d'importer par le port de Swansea 2 000 tonnes par an du cuivre argentifère produit à la mine de Mouzaïa (44).

Quant au commerce maritime, les voyageurs se plaignaient du manque de liaisons directes et régulières, dû au droit de tonnage élevé ; le traité commercial franco-anglais de 1860 ne mit pas fin à la perception de ce droit, dont l'abolition n'était prévue que pour 1868 (45). A la fin des années 1850, l'Angleterre envoyait en Algérie principalement du charbon, mais aussi du cuir, ainsi que du tabac et des cotonnades à réexporter vers l'Espagne, et elle n'achetait guère que du minerai de cuivre, et, parfois, de l'orge ; une décennie plus tard, l'Angleterre était devenue le quatrième fournisseur de l'Algérie (spécialement en charbon, fer et tissus) et avait accru de 40 000 livres le volume de ses exportations ; par contre, grâce à l'alfa oranais, elle recevait 9,03 % des exportations de l'Algérie et passait au deuxième rang des clients de l'Algérie, achetant à elle seule presque autant que l'Espagne, l'Italie et le reste du Maghreb réunis, bien que ses bateaux ne représentassent que 3 % du commerce maritime algérien (46). A l'exception d'agents dans les ports algériens, trop occupés et de milieu social trop modeste pour que les résidents les fréquentassent, ce commerce croissant, bien qu'encore relativement limité, ne fit toutefois pas venir d'Anglais en Algérie et n'imprima guère sa marque sur la colonie britannique locale, contrairement à ce qui se passait alors en Inde et en Asie du Sud-est.

Émergence de la colonie anglaise sous la houlette de Playfair : 1871-1896

Après l'ouverture du canal de Suez, une fois levés les obstacles de la guerre franco-prussienne et des soulèvements de 1871 en Algérie, les Anglais affluèrent à Alger, faisant souvent de ce port une escale sur la route des Indes. Mais ce n'était pas encore l'âge d'or de la relâche, car il n'y avait que peu de liaisons maritimes directes pour passagers entre l'Angleterre et l'Algérie (47), et ce, à partir des années 1880 seulement. Les hiverneurs anglais dépassaient en nombre tous les autres touristes, et un flot de récits de voyage avait

fait connaître — et continuait de faire connaître — ce pays (48). Il s'agissait encore en majorité de convalescents. Mais, par rapport à la période précédente, quelques changements s'opérèrent. D'une part, les Anglais ne venaient — ou ne restaient — plus guère en été. D'autre part, on commençait à douter que le climat d'Alger fût vraiment bon pour les tuberculeux, même si on continuait à le recommander, contre toute logique, pour l'asthme ou les maladies des bronches, et s'il se formait une société d'habitues qui revenaient hiver après hiver et considéraient Alger comme une annexe de leur pays, le nouveau lieu où s'amuser, le « Torquay de l'Afrique », où se retiraient, au soleil et au calme, les personnes âgées ou en mauvaise santé qui n'avaient plus d'ambition politique, commerciale ou sociale (49). Enfin, ce groupe d'Anglais devint vite conscient de son identité : « Peu à peu, ils prirent possession d'Alger » et se mirent à former « ce que l'on commence à appeler la colonie anglaise » (50).

Cette nouvelle société se distinguait des simples touristes, trop souvent distants, méprisants et égoïstes, qui dénigraient tout et ne désiraient qu'une chose : lire leur *Times* comme s'ils étaient chez eux ; par contre, les résidents temporaires trouvaient grâce aux yeux des touristes anglais (ne serait-ce que parce qu'ils constituaient leur principale source d'information), même s'ils leur reprochaient parfois de former une coterie (51). Ce milieu fermé gravitait autour d'un ex-officier de l'armée des Indes, le lieutenant-colonel Robert Lambert Playfair (1828-1899), homme énergique, pieux et conscient de ses devoirs, versé en arabe et érudit (on lui doit une *Bibliography of Algeria* (1887-1898), ainsi que *The Scourge of Christendom* (1884), qui sont encore aujourd'hui de précieux outils de travail). Ce petit-fils d'un Recteur de l'Université de St Andrews, qui fut Consul-général à Alger de juin 1867 à décembre 1896, « donnait l'exemple de l'amabilité et de la cordialité », à une époque où les nouveaux gouverneurs-généraux civils, qui remplaçaient les militaires depuis 1879, ne brillaient pas en société de l'éclat de leurs prédécesseurs : Playfair donnait des garden-parties hebdomadaires à Sidi-Alaoui, sa jolie villa mauresque de Mustapha, près de la colonne Voirol, où, aux résidents permanents gravitant autour de la Chancellerie ou aux directeurs des meilleures maisons commerciales britanniques installées à Alger, venaient se joindre les semi-résidents qui séjournaient dans les hôtels ou les villas des hauteurs d'Alger (52).

Les hôtels d'Alger — ainsi que ceux de Blida, Cherchell, Constantine, Oran, Biskra et Hammam Righa — vivaient dorénavant à l'heure anglaise. Dans les années 1870, les plus fréquentés étaient ceux de la période précédente (et particulièrement l'hôtel d'Orient, qui passait pour le plus anglais de tous avec ses bals), situés près du centre de la vie commerciale, sociale et administrative d'Alger : la place du Gouvernement et la rue Bab-Azoun. Mais dès 1880 environ, le manque de bons hôtels se fit cruellement sentir, c'est même le leitmotiv du livre de Knox : une décennie plus tard les Anglais descendaient de préférence dans les nouveaux hôtels de Mustapha, bâtis en pleine campagne, dont les plus beaux fleurons étaient le Kirsch, le plus ancien, et surtout le St-George, avec son style birmano-oriental, son jardin exotique, ses cent chambres et son célèbre salon prévu pour des concerts ou des représentations théâtrales. Ces hôtels (53) avaient poussé comme des champignons pour deux raisons : les Anglais tenaient à rester près de leurs compatriotes, qui s'étaient alors déplacés vers Mustapha, lieu dont ils louaient ou achetaient les plus belles villas ; la construction de lignes de tramway (autorisées par le décret du 21 avril 1865) permettait de

séjourner dans le calme champêtre de Mustapha sans être trop loin de la ville pour les excursions à la Casbah et les emplettes (la passion des plateaux de cuivre dévorait alors les Anglais ; les plus studieux fréquentaient la bibliothèque-musée, près de la place du Gouvernement, où le conservateur d'origine irlandaise O. Mac Carthy les recevait avec égards, ou bien la Société des Beaux-Arts, fondée en 1871, près de la rue d'Isly, qui accordait un traitement de faveur aux étrangers) (54). En dehors d'Alger, les Anglais se retrouvaient à la source thermale d'Hammam Righa, près de Miliana. On y soignait la goutte et les rhumatismes, mais on y venait aussi pour faire transition et préparer le retour en Europe, d'autant plus volontiers que l'hôtel des Bains, construit en 1878 et agrandi en 1885, appartenait à un anglophile, M. Arlès Dufour (55). Un autre séjour à la mode était l'oasis de Biskra, avec le jardin exotique du Comte Landon, ses villages nègre et arabe, et ses danseuses Ouled Nail. Au début des années 1890, ses hôtels (dont le plus célèbre portait le nom de la reine d'Angleterre et acceptait les coupons Cook) sacrifiaient aussi aux habitudes anglaises : le courrier d'Angleterre y arrivait presque chaque jour, on y trouvait les biscuits Huntley et Palmer, et un chapelain anglican était attendu pour l'hiver (56).

La colonie anglaise avait déserté Saint-Eugène — qui devint le quartier favori des riches Maltais et Israélites — pour les coteaux de Mustapha. Les blanches villas de ce « quartier des étrangers », comme on l'appelait généralement, étaient enfouies dans une végétation luxuriante qui ravissait les Anglais, avec ses fuschias et géraniums quasi arborescents, ses cactus et figuiers de Barbarie, ses figuiers et myrtes poussant au bord des ravins. Dans ces villas, qu'elle avait dotées du confort anglais, la colonie se retrouvait pour des dîners donnés dans la cour intérieure — maintenant recouverte — décorée d'une fontaine gazouillante, et de palmiers, rosiers ou plants de jasmin. Dans le jardin embaumé par les citronniers ou orangers, et où poussaient des bananiers ainsi que des néfliers du Japon, on recevait pour prendre le thé et jouer au tennis (57). Les Anglais imposèrent très vite leur cachet à Mustapha : dès 1875, c'était le seul endroit où, en raison du « manque de sociabilité » anglais, les jardins s'entourèrent de hauts murs blancs ; si des hommes de goût, comme Eyre Ledgard, au Château d'Hydra, s'efforçaient de « greffer la splendeur européenne sur la splendeur sarrasine » en une heureuse synthèse, d'autres démolissaient des murs turcs pour installer des bow-windows, ou se meublaient en style moderne européen (58).

Ce Mustapha était installé à l'intérieur d'un vaste périmètre délimité par d'anciennes maisons de campagnes turques : les villas Mahieddine (à Fontaine Bleue), Djenan el Mufti, Mustafa Raïs (toutes deux près du St-Georges et maintenant maisons d'hôtes officiels), la pension de l'Olivage, le Château d'Hydra (maintenant le domaine Peltzer, ambassade de France), Sidi Alaoui, et Djenan Ali Raïs (à El Biar, maintenant résidence de l'ambassadeur du Japon) (59). Les Anglais ne s'installèrent guère au-delà du Bois de Boulogne, planté en 1869, mais résidèrent parfois du côté du chemin des Aqueducs, comme le fit Sir Peter Coates. Lorsqu'ils débordèrent le périmètre de Mustapha, ce fut de plus en plus vers El Biar : entre 1883 et 1895, un architecte anglais, Bucknall, construisit pour eux une douzaine de villas néo-mauresques entre la colonne Voirol et El Biar.

La colonie anglaise menait là une vie réglée par les visites et les obligations mondaines, et toutes ses activités se déroulaient dans un cercle très étroit qui ne communiquait guère avec la société française, et encore moins avec la société algérienne : seules les épouses

des riches Arabes de Mustapha, souvent alliées à des familles turques, étaient parfois visitées par des Anglaises, et rendaient quelquefois la visite (60). Même pour ses emplettes, elle s'adressait de préférence à quelques Anglo-Saxons établis à Alger, généralement rue d'Isly ou sur le front de mer : les Dunlop pour l'épicerie, la viande et les spiritueux (ils faisaient aussi agence immobilière) ; Bankhardt ou bien Pitt and Scott, ou encore Burke pour les déménagements ; Cook's ou Gaze and Son pour les excursions ; Cook's encore ou Monk Jackson pour les services bancaires. Sur son état de santé veillait un médecin britannique qui hivernait à Alger : le frère du Consul-général Playfair, qui ouvrit un cabinet dans le même immeuble que la Chancellerie au début des années 1870, puis le D^r Thomson, ou le D^r Wilson, qui recevait ses patients au club, et surtout le D^r Gardner, qui donnera plus tard son nom à sa villa « Regina », près de la colonne Voirol. Elle empruntait des livres et romans anglais à la bibliothèque de la rue d'Isly, et se tenait au courant des arrivées et des événements mondains concernant ses compatriotes en lisant *The Algerian Advertiser*, fondé en 1885, ou une autre feuille de langue anglaise, l'*Atlas* (62). Un club anglais, ouvert à la fin des années 1880 à « Club Buildings » (l'actuelle résidence de l'ambassadeur de Grande-Bretagne) par des Anglais ou Canado-Américains comme A. Mackleay, de Djenan Ali Raïs, avait quelques chambres pour célibataires ; de novembre à mai, il était le cadre de parties de tennis, de dîners ou de bals, voire même de représentations de pièces ; dans les années 1890, il aménagea près du Bois de Boulogne un golf à neuf trous qui donnera son nom à un quartier d'Alger (63).

Ce qui liait le plus fortement les Anglais entre eux, en dehors de leur vie mondaine, c'était l'accomplissement de leurs devoirs religieux. En 1887, les presbytériens écossais ou américains se virent offrir St Andrew — connue généralement sous le nom de « chapelle (ou église) écossaise » — par le riche fabricant de fil à coudre de Paisley, Sir Peter Coates, qui hivernait depuis peu à la villa « Campagne de Paisley », sur le chemin des Aqueducs. Cette église « de style britannique », conçue pour accueillir deux cents personnes, s'ouvrait de novembre à mai, et une cinquantaine de fidèles en moyenne la fréquentaient ; à sa mort, en 1890, Sir Peter légua cette église du chemin du Sacré-Cœur — rebaptisé chemin d'Écosse — à la communauté écossaise, sous l'égide de la United Presbyterian Church of Scotland (64). Les Anglicans, de loin les plus nombreux, se firent construire l'église Holy Trinity au bout de la rue d'Isly, tout près de l'actuelle Grande Poste, et sur un terrain donné par le Gouvernement général. Elle fut consacrée, en janvier 1871, par l'évêque de Gibraltar (dont dépendait toute l'Afrique du Nord anglicane), en même temps que le carré anglais du cimetière européen du futur boulevard Bru. Ouverte de la mi-octobre à la mi-mai, elle accueillait de 120 à 180 fidèles, sauf entre 1881 et 1888, époque où des épidémies empêchèrent les hiverneurs de venir nombreux. Comme nous l'avons vu, Playfair avait beaucoup œuvré pour réunir des fonds ; c'est lui aussi qui, en juillet 1876, lança auprès de ses compatriotes un appel en faveur du cimetière, qui venait d'être pris en charge par le comité de l'église anglicane ; ce carré, où se pratiquaient cinq ou six inhumations par an, surtout pour des marins, était partiellement financé par une contribution volontaire versée par les navires britanniques relâchant à Alger (65). Avec le Club anglais (où, d'ailleurs, se tint souvent le service du dimanche soir à partir de 1891, les hiverneurs de Mustapha répugnant à faire beaucoup de chemin pour redescendre en ville), Holy Trinity formait le cœur invisible de la vie sociale anglaise à Alger, ce que relevèrent plusieurs auteurs français, non

sans malice ou acerbité. Pour Desprèz, ces gens « very select » se voulaient chez eux, dans leurs propres murs, même au cimetière : « le “home”, le chez-soi jusque dans l'autre monde » ; selon C. Jourdan, « pour compter les Anglaises, il est un moyen infailible (...) Arrivez [à l'église anglaise] le dimanche à onze heures et vous verrez défiler au complet le bataillon féminin (...), le temple est aussi obligatoire pour un anglican que le service militaire pour un Français. » (66).

Se suffisant donc à elle-même, la colonie anglaise de Mustapha ne communiquait guère avec d'autres personnes, à l'exception peut-être, et cela uniquement temporairement, de sujets britanniques frappés par le malheur, car les anglicans et Playfair étaient très conscients de leurs devoirs de charité (67). Mais ces Anglais, qui formaient à Alger « un noyau de population compacte », reproduisaient l'existence qu'ils menaient ou avaient menée en Angleterre, rythmée par leurs visites entre eux, leurs concours horticoles et des promenades quotidiennes à cheval ou en calèche, toujours effectuées entre eux ; tout cela, ajouté au fait qu'ils se fournissaient de préférence chez des Anglo-Saxons, semblaient guindés et peu enclins à faire de la toilette, ne les rendait pas toujours très sympathiques aux Français établis à Alger (68). Ils étaient sans doute mieux accueillis par les autochtones, mais les récits de voyage ne parlent guère des Arabes ou Kabyles, sinon pour les montrer comme des types ou une partie du décor exotique, et il semble que les résidents partageaient les idées de leurs amis touristes. Alors que les Anglais étaient des hôtes privilégiés, dont les Français recherchaient la compagnie, entre 1850 et 1870 environ, dès la saison 1879-80, les journaux d'Alger se répandirent en attaques contre la « perfide Albion » ; par la suite, et ce jusqu'en 1905, date de la visite des souverains anglais à Alger, ils ne cessèrent de critiquer les missionnaires, qualifiés de « péril anglais » même s'ils étaient d'une autre nationalité, et les colporteurs de bibles travaillant pour la British and Foreign Bible Society qui, d'après eux, espionnaient et incitaient les campagnards à la rébellion (69). Si les autorités supérieures continuaient à ménager les riches hiverneurs — les exemptant même, par le décret du 21 juin 1890, des formalités d'immatriculation auprès de leurs services — les échelons inférieurs se montraient fort soupçonneux. Le très digne évêque d'Argyll, surpris par des gendarmes au point de vue de la Bouzaréah, muni, en touriste consciencieux, d'un calepin, d'une carte, d'une boussole et d'un chronomètre, se retrouva au poste, inculpé d'espionnage (70).

Si ces gens parcourant la campagne éveillaient une telle suspicion, c'est en partie parce que l'intérieur ne recevait guère d'Anglais. Seuls les ports, Bône, Bougie, Oran et Beni Saf voyaient l'établissement de petits groupes (71), mais ni les récits de voyage anglais, ni les consuls ne font allusion à une colonie anglaise bien établie et active sur le plan social, en dehors d'Alger. Nous en concluons qu'il s'agissait de personnes sentant trop la boutique pour que la bonne société des hiverneurs et des touristes se souciât d'eux. En outre, il régna longtemps à la campagne un sentiment d'insécurité dû aux soulèvements de 1871 ; pourtant, l'arrêté du 12 juin 1872 et la vente de terres mises sous séquestre après ces soulèvements permirent à certains Anglais d'acheter de vastes domaines, principalement des vignobles (sans doute inspirés par l'expérience de quelques compatriotes dans le Bordelais), mais aussi des concessions de chênes-liège entre Philippeville et Bône, ou d'alfa près de Sidi-Bel-Abbès (72). Les mines les attiraient davantage : dès 1875, les compagnies anglaises, les seules étrangères, à l'exception d'une société belge, prêtes à investir en Algérie, s'intéres-

saient à sept mines dont une, l'exploitation de cuivre et plomb argentifère de Cavallo (Djidjelli), vit s'installer une assez importante, mais éphémère, colonie anglaise (73). Au fil des parutions du Bulletin Officiel, on relève l'attribution de diverses concessions à des Anglais : 23/2/78, le mercure de Taghit (Barna) à Henry Wellington Vallance ; 26/8/78, le fer d'Oued Meselmoun (Cherchell) à la Wigan Coal and Iron Compagny ; 10/6/80, le cuivre de Tadergount à Takitount (Kerrata) à Richard White Rickard, qui céda ensuite ses droits à Jervis Gerrard ; 29/6/92, le bitume et le pétrole d'Ouled Sidi Brahim (Mostaganem) à Stephen Armitage qui obtint aussi, le 19/3/96, le goudron et l'eau minérale de La Stidia (Oranie). A la fin du XIX^e siècle, le Foreign Office dut nommer des vice-consuls dans deux ports : Beni Saf (spécialisé dans l'alfa et les minerais) et, après l'ouverture de l'embranchement ferroviaire de Beni Mansour, Bougie (céréales, caroubes, liège, cuivre de Takitount). Les affaires consulaires allaient parfois de pair avec les affaires tout court, car Jarvis Gerrard se fit nommer vice-consul à Bougie en avril 1890, et un certain Barber (le consul à Oran ou un membre de sa famille) obtint, le 8/6/87, un permis de recherches minières à Aïn Sultan (Saïda). Si les Anglais passaient maintenant pour s'intéresser particulièrement aux mines, ils ne dédaignaient pas quelques activités assez curieuses, comme cette Anglaise mariée à Alger qui monta un élevage d'autruches à Kouba (74). Par ailleurs, plusieurs agents furent amenés à s'installer dans les ports, car les échanges algéro-britanniques allaient croissant. En 1895-96, l'Algérie recevait de la Grande-Bretagne pour 6,5 millions de francs de charbon, les machines venaient au quatrième rang, juste devant les cotonnades de Manchester ; l'Angleterre importait pour 6 millions de francs d'alfa, et pour plus d'1,5 million de francs de phosphates (une de ces mines, la concession Cookston, près de Tébessa, était d'ailleurs anglaise), les minerais de fer et de plomb venaient en bonne place, ainsi que le foin, mais le liège ne représentait qu'une valeur de 464 000 francs ; en dehors des bateaux français, la marine marchande britannique occupait le premier rang, très loin devant l'Allemagne et l'Espagne (75).

Madame Arthur et l'âge d'or de la relâche : 1897-1929.

Après le départ de Playfair, la colonie anglaise d'Alger eut de plus en plus tendance à vivre en vase clos. Elle n'avait plus réellement de contacts avec les nouveaux touristes qui faisaient escale dans leur ville, parfois pour quelques heures seulement ; depuis l'installation sur les quais d'Alger de l'Anglo-Algerian Coaling Company, qui vendait du charbon de soute, le trafic de relâche était en pleine expansion : de quatre bateaux en 1885, on passa à 2 273 en 1907 (dont la grande majorité battaient pavillon britannique) et trois compagnies anglaises vinrent s'ajouter à la première pour le charbon de soute (76). Les nouveaux touristes britanniques ne s'attardaient pas dans cette capitale devenue trop moderne pour leur soif d'exotisme, car, depuis le démantèlement, vers 1900, des fortifications, elle construisait frénétiquement des immeubles à la française en faisant appel à la main-d'œuvre espagnole. Ils privilégiaient l'intérieur, et les récits de voyage, dont le nombre diminuait, n'accordaient généralement plus d'intérêt à Mustapha, sinon pour le critiquer, ce qui aurait été inconcevable lors de la période précédente. Ils reprochaient à ses hôtels, véritables caravansérails où se juxtaposaient de façon jugée discordante le style des Mille et une nuits et celui des décorateurs d'intérieur anglais, d'être trop anglais, avec leurs clients qui tenaient à conserver leur mode de vie dans un splendide et hautain isolement ; quant à ses villas,

souvent maintenant néo-mauresques ou de style français, elles semblaient « d'architecture prétentieuse » (77). La colonie anglaise s'enfermait dans son petit paradis de Mustapha ou El Biar, en partie pour fuir la vulgarité croissante d'Alger, à laquelle la commune de Mustapha ne fut rattachée qu'en 1904. Elle ne serait jamais allée aux music-halls de la ville, dont parlent plusieurs récits de voyage, et commençait à abandonner la rue commerçante toujours à la mode, la rue Bab Azoun, pour la rue d'Isly, sans doute afin de pouvoir regagner plus vite encore son cher Mustapha ; les hiverneurs attitrés n'aimaient d'ailleurs guère sortir de leur environnement immédiat, même pour participer aux fêtes que le Comité d'Hivernage d'Alger, fondé en 1897, organisait à la fin de l'hiver, comme les « corsos » ou « veglione », ou assister aux concerts donnés le mercredi par les zouaves, sous le patronage du Comité, au musée des antiquités algériennes, à Mustapha même (78). Ces Anglais semblaient afficher une souveraine indifférence pour la société locale et ses qu'en-dira-t-on, si l'on en juge par le type présenté par Louis Bertrand dans son roman *Pépète le Bien-aimé* (1904) : son Anglaise, entourée de serviteurs chamarrés d'or dont elle fait ses amants, trop grande, rousse comme il se doit, et légèrement excentrique de surcroît, est aperçue de loin. Mais, même si elle correspond en partie aux clichés livrés par la plume de C. Jourdan dans *Croquis algériens* (1880), et se veut le reflet de l'image populaire que la société locale française se faisait des Anglais, elle ne représente pas vraiment la colonie anglaise. Un seul détail suffit à le montrer : l'auteur ne la fit pas habiter Mustapha, mais St Eugène. Les non-Français avaient souvent une image différente. Ainsi, un Espagnol évoque-t-il « les gentilles misses des grands hôtels » ou des villas paradisiaques de Mustapha, « misses immaculées (...dont) les yeux d'émail ne se troublent pas devant la franche folie du boulevard », et qui étaient les seules à résister encore un peu à l'atmosphère de volupté et de langueur généralement attribuée à Alger (79).

Juste avant la Grande guerre, les effectifs de la colonie anglaise d'Alger semblaient stationnaires, car, bien que cette ville continuât à jouir d'une bonne réputation comme station climatique (80), le flot des nouveaux hiverneurs se tarissait au profit de Biskra, mis encore plus à la mode par le best-seller du romancier anglais Robert Hichens *The Garden of Allah* (1904). Selon un observateur, le nombre de ses compatriotes établis en Algérie aurait baissé quand la loi de 1889 naturalisa automatiquement les enfants nés en Algérie de parents étrangers (81). Cette explication nous semble sujette à caution et nous préférons attribuer la désaffection relative des Anglais à la crainte des épidémies, comme nous l'avons vu plus haut pour la période 1881-1888.

Après le départ de Playfair, sa fille Ethel (mariée au major Bloomfield, de la villa Djenan es-Saouda à El Biar, et administrateur de la British Colony Association) ne reprit pas le flambeau. Ce fut une autre Écossaise, Madame Arthur, petite-fille de Sir Peter Coates, qui devint la reine de la colonie britannique : dans sa ville de Djenan el-Mufti (qui s'appellera plus tard Villa Arthur) de Mustapha, elle reçut les souverains anglais venus en visite officielle à Alger en avril 1905, la princesse Battenberg qui, en mai 1909, posa la première pierre de l'église anglicane, à deux pas de là, et des célébrités comme Hichens, Saint-Saëns et Kipling (82). Grâce à sa fortune personnelle et à celle de son mari, elle garnit sa villa, restaurée par Bucknall, d'objets d'art orientaux et fit de son parc l'un des plus beaux de tout Alger (83). Son mari fut décoré de la Légion d'honneur en 1905, et le Gouvernement général décréta le 15 octobre 1917 que le nom de Madame Arthur serait donné à un centre de population prévu près de Berrouaghia, en reconnaissance du don qu'elle avait fait d'une propriété à l'Algérie, le 17 août 1915.

Suivant l'exemple de Madame Arthur, la colonie anglaise d'Alger s'occupa de bienfaisance, mais, moins riche qu'elle, elle limita ses œuvres aux seuls Britanniques, en les plaçant souvent sous l'égide, directe ou indirecte, de l'église. Miss L. (Lucy ?) Coats (ou Coates), qui habitait une villa d'El Biar, ouvrit le 27 janvier 1897 un petit hôpital près de l'église presbytérienne fondée par un de ses parents, puis le transféra deux ans plus tard à la villa Regina, à Mustapha, près de la colonne Voirol. Le propriétaire de cette villa, le Dr Gardner, l'avait léguée en 1896 au chapelain de l'église anglicane, E. Arkwright, à charge pour lui d'y accueillir les Anglaises (gouvernantes, dames de compagnie, femmes de chambre) protestantes démunies qui devaient rester à Alger pour raisons de santé. Certains problèmes juridiques empêchèrent de respecter les intentions du testateur, et la villa ainsi que les fonds furent affectés à l'hôpital. En 1907, ce dernier fut constitué en association (British Cottage Hospital) qui fut reconnue d'utilité publique sept ans plus tard. Ses lits, aux deux tiers gratuits, étaient réservés aux ressortissants britanniques et américains (84).

Une autre association joua un rôle important : la British Colony Association, fondée le 2 juillet 1908 par le consul général J.-S. Hay Newton (successeur de Playfair, qui habitait Djenan Caïd Mohamed à El Biar), fit de la villa Campagne Telemly « un lieu de réunion pour la colonie anglaise en résidence à Alger ». Arkwright la présida à partir de 1910, assisté d'un bureau où siégeait, entre autres, le major Bloomfield (85). La colonie anglaise, qui avait reçu du Gouvernement général un terrain à Mustapha afin d'y bâtir une seconde Holy Trinity destinée à remplacer celle qu'on venait de démolir pour édifier la Grande Poste, transféra ses droits à l'association qui, en 1907-1908, fit construire un presbytère, une bibliothèque, puis un lieu de réunion paroissiale (dont la jouissance sera transférée au British Council en 1945), et enfin l'église anglicane elle-même, consacrée en 1909. Conçu pour accueillir deux cents personnes et ouvert du 1^{er} novembre au 7^e dimanche après Pâques, ce bâtiment ne reçut généralement qu'une soixantaine de fidèles (soit moins que l'ancienne église), le chiffre de cent n'étant dépassé que lorsqu'un bateau britannique relâchait à Alger un dimanche (86).

La Bible Society, qui quitta la rue de Tanger en 1904 pour installer son dépôt rue d'Isly, tenait ses réunions annuelles d'abord au St-Georges, puis à l'église écossaise, et enfin à la bibliothèque de l'église anglicane. Mais, malgré les efforts menés depuis 1882 pour diffuser les évangiles en diverses traductions, les hiverneurs ne la mentionnèrent même pas dans leurs récits, non plus qu'ils parlèrent de la North Africa Mission, fondée en 1889 par des non-conformistes, ni de l'Algiers Mission Band, créé par l'Anglaise Lilius Trotter vers 1908. La raison de leur silence est simple : les missionnaires n'appartenaient pas à leur classe sociale, et, s'entourant d'aides ou de colporteurs locaux, ils leur paraissaient appartenir davantage à la société franco-algérienne, même si, en réalité, ils ne s'y étaient pas intégrés.

De la même façon, les Britanniques soucieux d'investir en Algérie ne laissèrent pas leur marque sur la colonie anglaise, et encore moins sur la société locale, car ils s'occupèrent surtout, et souvent pendant de brèves et finalement peu rentables périodes, de prospection minière à l'intérieur du pays. Si les récits de voyage anglais les ignorent généralement, la lecture des Bulletins Officiels révèle qu'en 1902 une compagnie anglaise faisait des travaux à la mine d'antimoine de Haminat (Aïn Beïda) ; W. Treglohan Paynter cherchait des phosphates près de Khenchela en 1909-1911 ; la North African Mining Company, qui exploitait le fer de Takitount depuis 1908, céda sa concession le 4 décembre 1916 à la

Beni-Felkai Mining Company, de Londres ; James Campbell, de Middlesborough, obtint la mine de fer de Lalla Marnia (Tlemcen), le 16 mars 1914. Les Anglais s'intéressaient aussi au pétrole : l'Aïn Zeft Oil Company racheta, le 5 octobre 1915, la concession de l'Oran Oil Company, et Stafford Jerningham, de Londres, obtint une concession à La Mina (Mostaganem), le 5 mai 1926. Mais la guerre et la crise financière de 1926 portèrent les premiers coups aux activités britanniques. Le 13 janvier 1914, la compagnie anglaise des voûtes, qui avait construit le front de mer d'Alger cinquante ans plus tôt, vit lui échapper le programme d'embellissement du quartier de la préfecture, près de la pêcherie. En 1919, il ne débarqua à Alger aucun passager venu directement d'Angleterre ; en 1920, il n'en arriva que sept, et neuf deux ans plus tard ; le flot ne commença à se rétablir qu'en 1923, avec 374 arrivées, et 685 en 1925 (87).

La part britannique du commerce maritime avec l'Algérie avait été très grande avant la guerre, car plus de la moitié des bateaux faisant du charbon à Alger battaient pavillon britannique, et quatre lignes anglaises avaient des liaisons directes avec Alger (Moss et Papayanni, de Liverpool, étaient maintenant imités par Wilson, de Londres, et un armateur de West Hartlepool) ; toutefois, le consul pensait que l'Algérie, trop protectionniste, n'offrait pas de bons débouchés à son pays, qui n'y vendait que du charbon, du coaltar et des machines ; l'Angleterre importait de l'alfa — beaucoup de concessions d'alfa appartenaient à des Anglais —, du fer et autres minerais, et des fibres végétales ; une autre importation non négligeable était celle de palmiers en pot, qui représentait annuellement la valeur de 4 000 livres (88). Juste après la guerre, bien que l'Angleterre eût diversifié ses exportations (matériel photographique, encres, savon et confiserie), elle voyait son commerce avec l'Algérie se ralentir ; le consul attribuait plusieurs causes à ce phénomène : les firmes anglaises ne prenaient pas la peine de rédiger leurs prospectus en français, les difficultés de la papeterie anglaise faisaient baisser la demande d'alfa, le début de prospérité de 1920 se mua vite en stagnation en raison de la crise économique mondiale, si bien qu'il ne restait plus en Algérie que deux sociétés minières anglaises en 1921 : celles de Sebabna et de Beni Felkai (89).

Ainsi, au début du XX^e siècle, ne professant aucun intérêt pour les activités industrielles ou commerciales britanniques déjà sur le déclin, la colonie anglaise d'Alger vivait repliée sur le douillet cocon qu'elle s'était tissé et qui, grâce à ses comités, lui assurait tout ce dont elle avait besoin. Elle menait une existence de plus en plus retirée, disparaissant presque entièrement en mai, à l'exception de quelques vieillards ou vieilles filles démunies, qui ne pouvaient par définition faire figure dans le monde. Elle rentra en Angleterre pour la guerre et l'après-guerre, et repartit presque entièrement lorsque la récession, puis le contre-coup de la grande crise de 1929, empêchèrent les rentiers de continuer à hiverner. En réalité, la colonie anglaise s'était figée dès la fin du XIX^e siècle. Comme le montre le voyageur R. Bodley, elle tentait de perpétuer un âge d'or, en croyant conserver un monde exotique et de légende, cet univers des Mille-et-une nuits qu'elle s'était efforcée de recréer en achetant les villas mauresques de Mustapha ; mais elle « hibernait » plutôt qu'elle n'hivernait, sa brillante société s'était rétrécie comme une peau de chagrin tandis que ses splendides villas tombaient une à une aux mains de Français ou d'autres européens (90). Comme elle se tenait à l'écart des nouveaux touristes cosmopolites, elle ne leur permit pas de lui apporter un sang neuf. De même, elle se ferma à la nouvelle bourgeoisie locale, principalement, pensons-nous, parce qu'elle la jugeait malsaine, avec son goût pour l'agitation anti-juive notamment, ou parvenue.

Conclusion

En conclusion, et avec le recul, nous pouvons dire que la colonie anglaise, bien que de plus en plus discrète, imprima sa marque en Algérie. Sa première limitation fut son lieu d'élection : elle se cantonna vite à Alger, presque exclusivement à St-Eugène, puis à Mustapha-El Biar, ne la quittant à l'occasion que pour les séjours rituels à Hammam-Righa, puis Biskra. Mais sa plus grande limitation fut sa nature même : peu séduite par les douteuses tentations de la colonisation en Algérie, au contraire de ces autres sujets britanniques qu'étaient les Maltais, elle ne fut pas liée à la terre, et donc au pays, et ne fut jamais en contact étroit avec le peuple algérien. Les exploitations minières, d'alfa ou de chênes-liège que possédaient les Anglais ne constituaient souvent que des investissements temporaires gérés de loin. Formée principalement d'hiverneurs oisifs et fortunés, personnes issues de la meilleure société ou de la haute bourgeoisie, avec un entourage anglais de serviteurs de confiance, dames de compagnie, médecins et chapelains, cette colonie n'entendait pas s'abaisser à fraterniser avec les marins, commerçants et agents britanniques des ports. Sa seule ressource était donc de fréquenter la société de ses semblables : d'abord celle des chancelleries, puis, jusque vers 1870 (et peut-être même 1880 environ), celle des hauts fonctionnaires français, qui n'eurent d'ailleurs pas auprès d'elle le succès des administrateurs militaires de l'époque 1850-1870. Par la suite, elle ne fréquenta plus qu'elle-même et se sclérosa complètement.

Elle s'enferma dans une grande discrétion à partir de la fin du XIX^e siècle alors que (mises à part les colonies des peuples méditerranéens, ou des Suisses, Belges et Allemands, colonies qui n'avaient rien de commun avec elle, dans la mesure où leurs membres avaient été chassés d'Europe par la misère), elle formait la colonie étrangère la plus importante, et celle dont la présence fut la plus continue, si on la compare à la sporadique présence polonaise, ou à la brève présence des Russes dans les années 1920. Cette discrétion ne fut pas seulement dictée par le souci de se comporter en gentlemen et en ladies, elle provint aussi d'un désir évident de rester entre vrais Britanniques, en une société qui, si elle consentait à recevoir les gentlemen d'Amérique du Nord, ne considérerait les Maltais, pourtant sujets britanniques, mais trop différents par leur milieu, leur religion et leurs coutumes, au mieux que comme des parvenus. Plus grave encore, cette discrétion fut aussi le résultat d'un manque d'intérêt véritable pour l'Algérie. Une fois révolue l'époque héroïque des années 1840, où certains Anglais admiraient Abd-el-Kader, les Algériens devinrent des types raciaux (le Maure, le Kouloughli, le Kabyle, le Biskri) ravalés au rang d'éléments du décor exotique et servant de prétexte à des descriptions pleines de couleur locale. Après les années 1850-1860, dominées par Barbara Bodichon et son salon franco-anglais, les hiverneurs se replièrent graduellement sur leur villa de Mustapha, tout occupés à son embellissement selon les canons du confort anglais. Au début, et jusque vers 1890 environ, la société anglaise des hôtels complétait cette société, puis, avec les progrès fulgurants de la relâche et du cosmopolitisme, elles n'eurent plus rien de commun, sinon leur désir de vivre en vase clos, chacune de son côté. Après 1880 environ, plus rien ne poussait d'ailleurs la colonie des villas à sortir de chez elle, car les Français étaient devenus moqueurs ou critiques à l'endroit des représentants de la « perfide Albion ». Comme la colonie n'avait pas d'attaches profondes avec l'Algérie, en dehors de son lopin de Mustapha, sa première réaction, devant la guerre, puis la récession et enfin la dépression, fut

d'abandonner ce pays, bien que certains Anglais, souvent de classe sociale moins élevée et qui avaient monté des affaires en Algérie, fussent restés. Enfin, la grande discrétion de la colonie anglaise put aussi provenir du fait qu'elle n'entretenait pas toujours avec sa métropole des liens suffisamment étroits, même si elle ressentait toujours pour son pays d'origine un fort attachement sentimental. En effet, elle comptait dans ses rangs beaucoup de malades et convalescents, de personnes qui avaient longtemps séjourné en Inde — donc dans un milieu lui aussi replié sur lui-même — ou de personnes qui partageaient leur temps entre Alger l'hiver et une station climatique française, suisse ou allemande l'été (à l'instar du Dr Gubb, par exemple), ou encore de retraités et semi-retraités. Ces hiverneurs, ayant souvent perdu le contact avec les grands courants de pensée qui agitaient le monde intellectuel, économique ou politique en Angleterre, ne cherchèrent donc pas à faire preuve d'activité pour propager ces mêmes courants, et n'influèrent nullement sur les relations franco-algéro-anglaises, même lorsque l'Entente Cordiale de 1904 modifia profondément la politique africaine et nord-africaine des deux puissances. On ne peut s'empêcher de comparer leur inertie avec la conduite adoptée par un Robert William St John, ou, déjà, à un moindre degré, une Barbara Bodichon.

Pourtant, il suffit de consulter un plan d'Alger pour constater que cette colonie anglaise laissa une marque profonde. On lui doit la préservation de quelques belles villas de l'époque turque, dont celle des Arthur, ainsi que du style mauresque, grâce aux villas de Mustapha restaurées par les Anglo-Saxons. Elle donna leur nom à plusieurs lieux très connus encore maintenant de tous les Algérois, comme le parc Gatliff, la villa Gardner, l'ex-villa Arthur, l'hôtel St-George (qui ne fut débaptisé qu'en 1982) et le quartier du Golf (La Mouradia).

NOTES

(1) Cf. Mrs Broughton (fille du consul Blanckley, en poste à Alger de 1806 à 1812), *A Six Years' Residence in Algiers*, 1839, notamment pp. 9-11, 175, 37, 30, 5, 20.

(2) H. Klein, *Feuillets d'El Djazaïr*, 1937, pp. 24, 207. Une note p. 51 lui ajoute un autre titre de gloire : l'introduction du Bellombra en Algérie.

(3) Cf. J. Clark Kennedy, *Algeria and Tunis*, 1846, T. I, p. 22 (ville) ; Sir Grenville Temple, *Excursions in the Mediterranean*, 1835, T. I, pp. 42-45 (campagne).

(4) Comité du Vieil Alger, « La société algéroise en 1832 », *Feuillets d'El Djazaïr*, 1913, pp. 83-84 ; *ibid.*, sept. 1942, p. 32 ; Madame Henryhanne, petite-fille de Tulin, précise qu'il y avait bien cinq filles : *Souvenirs d'une aieule algérienne*, 1927, p. 22.

(5) Ce fut le cas de Clark Kennedy, *op. cit.*, et du géographe D. Borrer, auteur de *Narrative of a Campaign*, 1848. Le célèbre voyageur A. Kinglake vint en Algérie en septembre 1845 et rêva de rencontrer Abd-El-Kader, mais ne publia pas son carnet de route.

(6) Public Record Office, Consular Correspondence, lettre de Scott à Palmerston, 13 juillet 1846.

(7) Bannister, *Appel en faveur d'Alger et de l'Afrique du Nord par un Anglais*, 1833, pp. 3-5.

(8) P. Genty de Bussy, *De l'établissement des Français dans la Régence d'Alger*, 1834, T. I, pp. 126-154 (tableaux).

(9) G. Esquer, *Correspondance du Duc de Rovigo*, 1914, T. I, pp. 658-659 ; T. 2, pp. 184, 254.

(10) Pour Scott, cf. *supra*, note 6 ; pour les Baring, *ibid.*, lettre de St John à Lord Aberdeen, 27 avril 1846.

(11) *Ibid.*, lettres de St John à Lord Aberdeen, 6 mai, 18 juin, 14 et 24 août 1843.

(12) Nous donnons ici, arrondis, les chiffres des principaux recensements : 1 500 en 1833, 1 800 en 1836, 3 000 en 1841, 7 000 en 1845, 6 800 en 1851 et 1856, 8 500 en 1861, 10 500 en 1866, 11 500 en 1872, 14 000 en 1876 : R. Ricoux, *La démographie figurée de l'Algérie*, 1880, tableau p. 35 et *passim*. Par leur nombre, les Maltais venaient loin derrière les autres immigrants méditerranéens et leurs arrivées se ralentirent vite. En 1853, on dénombrait 2 048 Anglo-Maltais dans la province d'Alger, dont 155 Anglo-Irlandais : pour la province d'Oran, les chiffres étaient respectivement 232 et 105, et pour celle de Constantine, 3 456 (principalement à Bône) et 96 : Gouvernement-général, *Annales de la colonisation algérienne*, n° 22, oct. 1853, pp. 193-197.

(13) Public Record Office, lettres de St John à Lord Aberdeen, 23 mars et 14 septembre 1843 ; lettre de Richardson au Foreign Office, 23 décembre 1844.

(14) C'est ce qu'affirme G. Wingrove Cooke, *Conquest and Colonisation in North Africa*, 1860, introd. et p. 12. Le médecin le plus lu fut A. Mitchell, *Alger, son climat et sa valeur curative*, 1857.

(15) M.-S. Crauford, *Through Algeria*, 1863, p. 3. Cf aussi Rev. Blakesley, *Four Months in Algeria*, introd., et H. Walmsley, *Sketches of Algeria*, 1858, pp. VIII, 24.

(16) Rev. Davies, *Algiers in 1857*, 1858, pp. 1-3 et chap. II. Les voyageurs, qui s'extasieront pendant au moins un demi-siècle sur la douceur du climat et l'éclat du ciel, consacraient volontiers à cette époque de longues pages, souvent agrémentées de relevés de températures, aux conditions climatiques.

(17) G. Sala, *A Trip to Barbary*, 1866, p. 119. Une instruction du Gouverneur-général, datée du 2 avril 1862, dispensait les Anglais de produire un passeport s'ils transitaient par la France.

(18) B. Bodichon, *Guide Book*, 1858, p. 34 ; Rev. Davies, *op. cit.*, pp. 112, 7 ; Rev. Blakesley, *op. cit.*, p. 36.

(19) Rev. Davies, *op. cit.*, p. 117.

(20) M. Edwards (cousine de la célèbre égyptologue Amelia Edwards), *A Winter with the Swallows*, 1867, p. 240, et *Reminiscences*, 1903, pp. 157-58. Les logements de la basse Casbah loués à des Anglais dans les années 1840 et 1850 étaient souvent tenus par d'anciennes maîtresses d'officiers français : Rev. Davies, *op. cit.*, p. 14 ; H. Pope s'en offusqua à mots voilés : *The Corsair and his Conqueror*, 1860, p. 38.

(21) M. Edwards, *Reminiscences*, p. 158 ; Mrs Rogers, *A Winter in Algeria*, 1865, pp. 125-126. Barbara Smith Bodichon (1827-1891), fille d'un député de Norwich, cousine de Florence Nightingale, et féministe, épousa le Dr Bodichon en 1857 et s'installa en Algérie, qu'elle contribua à faire connaître en exposant ses peintures à Londres, où elle passait l'été.

(22) Public Record Office, lettre du Consul général Bell au Foreign Office, 16 juillet 1858 ; Mrs Rogers, *op. cit.*, p. 302 ; G. Sala, *op. cit.*, p. 255.

(23) Mrs Rogers, *op. cit.*, pp. 13, 137.

(24) C. Desprez, *L'hiver à Alger*, 1864, pp. 60-61, 38-39.

(25) M. Edwards, *Winter*, p. 27. Mais une minorité d'hommes, déçue par l'absence de véritable animation ou vie intellectuelle et artistique, s'ennuyait vite : cf. le peintre H. Blackburn, *Artists and Arabs*, 1868, pp. 32, 191.

(26) Jusqu'à la démolition, vers 1900, des fortifications élevées durant les années 1840, Alger resta enserrée entre les points actuels suivants : Grande Poste, boulevard Frantz-Fanon, Tagarins, Jardin de Prague (ex-Marengo), boulevard A. Taleb.

(27) Cf. par ex. H. Blackburn, *op. cit.*, pp. 45, 19 ; M. Crauford, *op. cit.*, pp. 8-9 ; Rev. Davies, *op. cit.*, pp. 46, 76. Ce dernier visita même une maison qui abritait une véritable « ménagerie » composée de six groupes ethniques différents : p. 158.

(28) Cf. par ex. Mrs Rogers, *op. cit.*, p. 13.

(29) H. Blackburn, *op. cit.*, pp. 29, 31.

(30) Rev. Blakesley, *op. cit.*, p. 37 ; Rev. Davies, *op. cit.*, p. 44.

(31) Cf. H. Pope, *op. cit.*, pp. 20-21 ; Mrs Rogers, *op. cit.*, p. 66 ; M. Crauford, *op. cit.*, pp. 77-79.

(32) Cf. Rev. Davis, *op. cit.*, p. 38 ; Public Record Office, lettre de Bell, 4 mai 1857 ; Mrs Rogers, *op. cit.*, pp. 95, 141-142.

(33) Public Record Office, lettre de Playfair à Lord Stanley, 24 janvier 1868 ; lettre du Foreign Office à Playfair, 26 juillet 1869.

(34) Les Français n'hésitent pas toujours à le faire. Madame Prus, très lue en Angleterre, les présenta comme des rapaces rusés, cruels et perfides : *A Residence in Algeria*, 1852, pp. 36-37.

(35) L. Wingfield, *Under the Palms*, 1868, p. VIII.

(36) M. Crauford, *op. cit.*, p. 198 (Anglaise mariée à un Français, près de Tipasa); Mrs Rogers, *op. cit.*, p. 217 (viticulteur près de Médéa); W. Windham, *Up among the Arabs*, 1860, pp. 48, 53-54 (un comte anglais venait d'acheter un domaine près de Bône et voulait y fonder un village anglais, à l'instar d'un certain Vincent, qui avait fait venir 18 Anglais, apparemment contents de leur sort); G. Sala, *op. cit.*, pp. 392-93. L'étude des Journaux officiels montre que deux Anglais, Stephen Peters, cultivateur à Rivoli (près de Mostaganem) et Georges-Stornoul Spreckley, de Koléa, furent nommés conseillers municipaux à titre étranger (décrets des 13 ou 24 juin et 23 décembre 1857); le décret du 6 octobre 1867 accorda la nationalité française à Thomas Hawke, propriétaire à Atatba, près de Koléa.

(37) E. Harcourt, *Sporting in Algeria*, 1859(?), p. 19. Il ne semble pas qu'il s'agisse de Spreckley, car, en 1871, Lady Herbert parla de l'échec de ce colon, qu'elle désigne sous l'initiale M : il avait importé des machines et amené des familles anglaises, mais après un décès dû à la fièvre, ces dernières rentrèrent en Angleterre : *Search after Sunshine*, 1872, pp. 116-17.

(38) Mrs Rogers, *op. cit.*, p. 217; Rev. Davies, *op. cit.*, p. 105; G. Wingrove Cooke, *op. cit.*, pp. 43-45; H. Blackburn, *op. cit.*, pp. 190-204.

(39) Cf. Lady Herbert, *op. cit.*, p. 117; Mrs Rogers, *op. cit.*, pp. 50-51, 322. Dans les années 1850, plusieurs brasseurs d'affaires tentèrent d'envoyer des colons irlandais en Algérie; la dernière tentative, celle de P. Leonard et Mac-Mahon, fut un échec complet. Pour les tentatives d'immigration irlandaise en Algérie 1843-1869, cf. J. Redouane, « L'émigration irlandaise en Algérie au milieu du 19^e siècle », *Cahiers du centre d'études irlandaises*, Rennes II, vol. 7, déc. 1982.

(40) La Manchester Cotton Supply Association, soucieuse de s'assurer une nouvelle source d'approvisionnement, se proposait d'envoyer une tonne de graines de coton que le Consul-général distribuerait aux colons désireux de tenter cette culture : Public Record Office, lettre de Bell au Foreign Office, 16 juil. 1858.

(41) M. Crauford, *op. cit.*, p. 332; G. Wingrove Cooke, *op. cit.*, p. 183; pour les investissements anglais dans les chemins de fer, cf. M.A. Bernard, *Les chemins de fer algériens*, 1913, notamment pp. 2-13.

(42) En plus des journaux officiels, cf. F. Chasseriau, *Rapport sur le Boulevard de l'Impératrice d'Alger*, 1866; H. Peto, *Sir Morton Peto*, 1893, pp. 49-50. Sir Samuel Morton Peto (1809-1889), entrepreneur et député, construisit d'innombrables édifices publics, ponts, docks et voies ferrées dans le monde entier entre 1830 et 1873.

(43) G. Sala, *op. cit.*, pp. 258, 285; Mrs Rogers, *op. cit.*, pp. 53, 108, 303. Conscients de leur position sociale inférieure, ces travailleurs n'habitèrent pas à Mustapha, sauf l'un d'eux, James Burt, qui se plut tellement à Alger que, selon une plaque de l'église anglicane, il revint s'établir à Mustapha où il mourut en 1903.

(44) G. Sala (*op. cit.*, pp. 25, 261) y admira d'immenses forêts exploitées par la London and Lisbon Cork (ou : Corkwood) Company, qui obtiendra l'exploitation de la forêt de la Safia par le décret du 1^{er} avril 1868. Un certain Josuah Pedley reprit l'exploitation d'Oued Soudan : décret n° 22 édicté en janvier 1866. Cf aussi Rev. Blakesley, *op. cit.*, pp. 122-23.

(45) H. Pope, *op. cit.*, p. 227; Mrs Rogers, *op. cit.*, p. 77; G. Sala, *op. cit.*, p. 166.

(46) Rapport du Consul-général Playfair pour 1867-68 : Foreign Office, Accounts and Papers, vol. LX, pp. 29-30. Il précise qu'en 1867 les bateaux espagnols ou italiens dépassaient encore en nombre les bateaux battant pavillon britannique, dont 16 accostèrent à Bône, 44 à Alger et 109 à Oran. Public Record Office, lettre de Bell au Foreign Office, 16 juil. 1858. Dans son rapport pour 1855, Bell précisait que l'Angleterre fournissait 5,66 % des importations algériennes, mais n'achetait que 1,67 % des exportations algériennes (du cuivre presque exclusivement) : *Accounts and Papers*, vol. LV, pp. 55-56.

(47) La Holt Line assurait un départ hebdomadaire de Londres, et les deux plus anciennes lignes, celles de Moss et de Papayani (Liverpool) n'offraient qu'un départ par quinzaine.

(48) A. Knox les classe en : journaux intimes de malades; livres débordant d'effusions sentimentales; livres d'aventures racontant une chasse au lion avec Gérard ou à la panthère avec Bombonnel; ouvrages érudits traitant d'histoire, de botanique ou de géologie : *The New Playground*, 1883, pp. 1-2, 482.

(49) *Ibid.*, pp. 103-104; titre, p. 343, chap. VI, p. 9.

(50) L. Seguin, *Walks in Algiers*, 1878, p. 13.

(51) G. Gaskell, *Algeria as It is*, 1875, pp. 154, 256, 258 ; en bons Anglais, certains étaient assez excentriques (*ibid.*, p. 309) et, de 1880 à 1904, cela a peut-être contribué à déconsidérer la colonie anglaise aux yeux de la nouvelle bourgeoisie française locale.

(52) L. Seguin, *op. cit.*, p. 14 ; C. Vereker, *Scenes in the Sunny South*, 1871, t. I, p. 185.

(53) D'Alger-centre à Mustapha on trouvait successivement les hôtels suivants, tous bien connus des Anglais : le « Continental », ouvert en 1887 ; la « Pension Anglo-Suisse », 87 rue Michelet ; le « Kirsch », qui deviendra l'« Alexandra » en 1905 ; juste à côté, le « St-George » ; le « Splendid » (maintenant bâtiment central du lycée Descartes) ; la pension de l'« Olivage » au sommet de la colline. Cf. les encarts publicitaires des guides, notamment celui de G. Harris, *A Practical Guide to Algiers*, 1894. Il est révélateur que deux d'entre eux aient écrit leur nom à l'anglaise.

(54) A. Knox, *op. cit.*, pp. 177, 166 ; L. Piesse, *Itinéraire de l'Algérie*, 1885, p. 36.

(55) Dr Brandt, *Hammam Rirha* (sic), 1883 ; Dr Savill, *Hammam R'Hirha* (sic) as a Winter Health Resort, 1884.

(56) A. Pease, *Biskra*, 1893, pp. 39, 43, 46.

(57) Cf. par ex. le livre du peintre américain F. Bridgman, *Winters in Algeria*, chap. 2 « The Strangers' Quarter ». Dans ces villas, jadis glaciales (car elles ne servaient que l'été), non dotées d'égoût, le premier soin des Anglais était de faire installer une cheminée et de recouvrir la cour centrale : A. Knox, *op. cit.*, pp. 66, 108-109.

(58) G. Gaskell, *op. cit.*, p. 16 ; Mrs Greville-Nugent, *A Land of Mosques and Marabouts*, 1894, pp. 97-98.

(59) Cf. G. Harris, *op. cit.*, *passim* ; J. Hyam, *The Illustrated Guide to Algiers*, 1899, *passim* (à la p. 211, figure aussi la liste de la trentaine de propriétés du Grand Alger appartenant à des Anglo-Saxons).

(60) F. Bridgman, *op. cit.*, p. 14. Les récits anglais n'évoquent généralement pas ces visites, surtout après 1870.

(61) Pour connaître ces fournisseurs ou médecins, la meilleure source est J. Hyam, *op. cit.*, pp. 203-216.

(62) *Ibid.*, p. 208 (*Algerian Advertiser*) ; cf. aussi A. Knox, *op. cit.*, pp. 163, 166 ; encart pour l'*Atlas* dans G. Harris, *op. cit.*

(63) C. Flower, *Algerian Hints for Tourists*, 1889, pp. 14-15 ; J. Hyam, *op. cit.*, pp. 91-92, 211.

(64) Archives de l'Overseas Council, Church of Scotland ; J. Hyam, *op. cit.*, p. 78. Le nombre de fidèles diminua sensiblement vers 1920, et l'église fut vendue en 1936, après avoir été prêtée aux Méthodistes. Sir Peter, membre d'une très nombreuse famille, était déjà connu pour ses œuvres philanthropiques à Paisley : « Death of Sir Peter Coats », *Paisley and Renfrewshire Gazette*, 15 mars 1890.

(65) (J. Hayden), *The Church of the Holy Trinity Algiers 1870-1970*, s.d., p. 2 ; Archives du Consulat de Grande-Bretagne, Alger. Il y avait aussi pour les marins un Seamen's Institute, rampe Magenta.

(66) C. Desprez, *L'hiver à Alger*, 1898, pp. 153-154 ; C. Jourdan, *Croquis algériens*, 1880, p. 171 (le chap. « Les Anglais à Alger » les décrit sous un jour presque caricatural).

(67) Cf. par ex. Playfair, *Handbook*, 1887, p. 94.

(68) C. Jourdan, *op. cit.*, pp. 164-171.

(69) Cela navra A. Knox, qui s'empessa d'ajouter que son pays n'avait pas l'intention de conquérir l'Algérie : *op. cit.*, pp. 456-457. L'Angleterre et la France ne régleront en partie leur rivalité pour leurs ambitions africaines qu'une décennie plus tard. Pour les attaques contre les missionnaires, cf. British and Foreign Bible Society, *Report*, 1896, p. 148.

(70) Public Record Office, lettre de Playfair à Lord Salisbury, 24 mai 1889.

(71) Même à Bône, où résidaient 4 345 sujets britanniques en 1895, Maltais pour la plupart, il n'y avait que 46 « Anglais » : *Accounts and Papers*, 1898, vol. 44, p. 199.

(72) G. Gaskell, *op. cit.*, pp. 101, 118-119 ; A. Knox, *op. cit.*, p. 69 ; J. Hyam, *op. cit.*, p. 49 ; W. Seaton, *Report on the Forests and Alpha Resources of Algeria*, 1876, pp. 23, 31.

(73) L'ingénieur Ville en donne la liste : *Législation des Mines*, 1876, pp. 22-24 (la plus connue à l'époque était la mine de cuivre d'Aïn Barbar, près de Bône, achetée par S. Tomkins, de Manchester). R.L. Playfair, *Handbook*, 1878, p. 120.

(74) A cause de sa qualité d'Anglais, C. Vereker se vit proposer en 1871 une association pour exploiter une mine par un parfait inconnu : l'aubergiste d'Aïn Tagrout (Sétif) : *op. cit.*, t. 2, p. 189. Cf. aussi L. Seguin, *op. cit.*, p. 319.

(75) *Accounts and Papers*, vol. 44, «Reports on the Trade and Commerce of Algeria for 1895-96», pp. 177-228.

(76) Dès 1889, un guide donnait un programme pour les plaisanciers qui ne s'arrêtaient que deux jours à Alger : C. Flower, *op. cit.*, p. 59. Pour la relâche en général, cf. C. Delvert, *Le port d'Alger*, 1923, pp. 88-97.

(77) M. Stott, *The Real Algeria*, 1914, pp. 1, 43. Au début du XX^e siècle, les Algérois bâtirent divers édifices grandioses, comme la Grande Poste, dans le style néo-mauresque souvent appelé « style Jonnart », du nom du Gouverneur général en poste de 1900 à 1911.

(78) *Cook's Practical Guide to Algiers*, 1908, pp. 73-75 ; M. Hilton Simpson, *Algiers and Beyond*, 1906, p. 3. Le seul à parler longuement des programmes du Comité d'Hivernage est J. Hyam (qui devait les publier dans l'*Algerian Advertiser*) : *op. cit.*, pp. 97-100, 208.

(79) E. Gomez-Carrillo, *Les langueurs d'Alger*, 1908, pp. 39, 44-45.

(80) Cf. les nombreux ouvrages du Dr Gubb (qui exerçait l'hiver à Alger et l'été à Aix-les-Bains), tous moutures de son *Algiers as a Winter Resort*, 1905.

(81) R. Devereux, *Aspects of Algeria*, 1912, p. 17. Mais les hiverneurs n'avaient souvent plus l'âge de procréer. Le problème ne se posa réellement que pour les Maltais, qui se virent parfois brutalement appeler sous les drapeaux français : Public Record Office, lettre de Playfair à Lord Salisbury, 12 nov. 1890.

(82) Elizabeth Winthrop Coats (1857-1923) épousa Thomas Glen « Jim » Arthur (1857-1907) qui géra la firme familiale à Glasgow avant de venir hiverner à Alger, à partir de 1895. Malgré la mort de son mari, puis celle de son fils, pendant la guerre, Madame Arthur continua à recevoir. Cf. R. Hichens, *Yesterday*, 1947, pp. 274-277 ; Madame Henryhanne, *op. cit.*, p. 15.

(83) Les sociétaires du Comité du Vieil Alger en donnèrent des descriptions admiratives : H. Klein, *Feuilles d'El Djézair*, vol. 1-2, 1910, et vol. VIII, 1914.

(84) Archives du Consulat de Grande-Bretagne, Alger. Cet hôpital fonctionnait encore pendant la seconde guerre mondiale.

(85) *Ibid.*

(86) J. Hayden, *op. cit.*, pp. 4-6. L'église rencontra des difficultés financières en 1928, du fait de la diminution du nombre des Anglais ; elle ne survécut qu'en louant une partie de ses locaux.

(87) Gouvernement général, *Statistique générale de l'Algérie*, 1924, 1925, 1926.

(88) *Accounts and Papers*, vol. 48, 1911, «Report for the Trade and Commerce of Algeria for 1910», pp. 393-443. R. Humphrey, *Algiers, the Sahara and the Nile*, 1912, p. 18 (palmiers).

(89) *Parliamentary Papers, Overseas Trade Reports 1921-1922*, vol. 1, «Report on the Economic and Commercial Situation in Algeria», pp. 5-65.

(90) R. Bodley, *Algeria from Within*, 1927, pp. 14, 168.

Annexe**LES RUES D'ALGER**

Ancien nom	Nouveau nom
Aqueducs, chemin des	Boulevard Bouakouir
Bel Azoun, rue	Rue Bab Azoun
Bab-el-Oued, rue de	Rue Bab-el-Oued
Boulogne, bois de	Parc des Pins
Bresson, place	Place Mohamed Touri
Bru, boulevard	Boulevard des Martyrs
Bucknall, chemin	Chemin Tayebi Youcef
Charte, rue de	Disparues ; à peu près parallèles
Consuls, rue des]	à l'avenue du 1 ^{er} novembre
Ecosse, chemin d'	Rue Hocine Belladjel
Gouvernement, place du	Place des Martyrs
Impératrice, boulevard de l'	Boulevards Zirout Youcef et Che Guevera
Isly, rue d'	Rue Ben M'Hidi
Magenta, rampe	Rampe Magenta
Marengo, jardin	Jardin de Prague
Michelet, rue	Rue Didouche Mourad
Sacré Cœur, chemin du	Cf. Chemin d'Ecosse
Tanger, rue de	Rue Chaïb Ahmed
Voirol, colonne	Carrefour de l'avenue Souidani Boudjemaa et du chemin Cheikh Bachir el Ibrahimi